
P R E F A C E
DU TRADUCTEUR.

» **E**XAMINEZ quel
» est vôtre penchant,
» quelle est la passion
» dominante de vôtre es-
» prit : cherchez alors un
» Poète qui ait les mêmes
» inclinations , & choisissez
» un auteur comme l'on
» choisit un ami. Unis par
» ce lien de sympathie ,
» vous devenez familiers ,
» intimes , passionnés ; vos
» pensées, vos paroles , vô-

» tre stîle, vos cœurs s'unif-
 » sent : vous n'êtes plus son
 » interprète, vous êtes lui-
 » même. »

Mylord Roscommon donne ce précepte dans son *Essai sur les Traductions en Vers*. C'est moins l'esprit de M. Pope que sa manière de penser, c'est sur-tout le mépris qu'il témoigne pour ceux qui n'ont que le mérite nu du bel esprit, qui m'a engagé à traduire ce petit ouvrage ; & c'est principalement par ces senti-

mens si humains, si aimables & si judicieux, que je le recommande au Lecteur. On y trouve une excellente morale, & il contient des avis fort judicieux pour la conduite & l'usage du monde : il ne m'a pas paru moins propre à former le cœur que l'esprit. Pope a pensé comme j'aurois souhaité pouvoir le faire ; c'est tout ce que je m'applique du passage de Mylord Roscommon. Je rapporterai encore un autre trait tiré du même ouvrage.

» Lorsqu'après l'extinction
 » de ses divisions intestines,
 » la France commença de
 » respirer, & que ses entre-
 » prises au-dehors couron-
 » nées par le succès, lui don-
 » nerent la paix & des con-
 » quêtes, les Sciences culti-
 » vées par une main Roya-
 » le y fleurirent avec éclat
 » & rapidité. La Littérature
 » y répandit ses douceurs;
 » les François s'approprièrent
 » par d'excellentes traduc-
 » tions, les meilleurs ouvra-
 » ges connus chez les Grecs

» & les Romains, & l'Eu-
 » rope doit avouer qu'elle
 » profita de leurs travaux &
 » de leur bon exemple. Ils
 » nous inspirèrent une no-
 » ble émulation; ce qu'ils
 » avoient fait, nous l'avons
 » entrepris, & nous l'avons
 » exécuté. Même à présent
 » nous montrons au monde
 » sçavant une route plus
 » distinguée, & par nos tra-
 » ductions en vers, nous fai-
 » sons plus qu'ils n'ont fait.
 » Il y a dans Horace une
 » certaine sérénité, pour

» ainsi dire, une clarté, une
 » harmonie qui coule avec
 » une grace que la prose ne
 » peut rendre : elle dégrade
 » ses pensées, elle ne mon-
 » tre que *l'étoffe* & non le
 » talent de l'ouvrier. Moi,
 » qui me suis depuis plus de
 » vingt ans attaché à son
 » service, à peine puis-je
 » dans cet habillement, re-
 » connoître mon ancien
 » maître ? Voisins, vos soins
 » & vos espérances sont vai-
 » nes : c'est moins votre fau-
 » te que celle de votre lan-

» gue. Le François est poli,
 » est fleuri ; peut-être plus
 » que l'Anglois, il abonde
 » en paroles d'un son doux ;
 » mais qui vit jamais dans
 » leurs Auteurs nôtre préci-
 » sion & nôtre énergie : le
 » poids d'une ligne *sterling*
 » * filé en *tournois*, rem-
 » pliroit plusieurs pages. Je
 » dis mon sentiment en
 » homme impartial, avec

* C'est une allusion à la différence
 qui se trouve entre les monnoyes de
 France & celles d'Angleterre : Une li-
 vre sterling vaut environ vingt-trois
 livres tournois.

» liberté , & je crois sans
 » offense , prêt à me dédire
 » lorsqu'un ouvrage Fran-
 » çois me produira un esprit
 » aussi nerveux & succinct
 » que le nôtre. — Il est vrai
 » que de composer est ce
 » qu'il y a de plus noble ,
 » mais une bonne traduc-
 » tion demande beaucoup
 » d'art & n'est point aisée ;
 » vôtre imagination & vos
 » mains sont également
 » liées , &c. »

J'ai déjà observé dans la
 Préface de l'Essai sur l'Hom-

me , que la richesse de la
 langue & la flexibilité des
 règles , rendoit en Anglois
 la versification beaucoup
 plus aisée qu'elle n'est en
 François. Leurs vers sont
 composés de dix syllabes
 qui se prononcent : les syl-
 labes muettes ne sont point
 comptées , & n'assujettissent
 point le Poète à aucune éli-
 sion. On ne fait point de
 distinction entre rime mas-
 culine & rime féminine. Un
 mot qui finit par une voyel-
 le , peut être suivi par un

mot qui commence par une voyelle : les bons Poètes évitent à la vérité les *hiatus*, mais néanmoins aucun n'en est exempt : c'est le goût, & non la règle qui les exclut. Ils ont beaucoup d'indulgence pour la rime ; une ressemblance de sons, quoique souvent assés éloignée, suffit. L'émissive ou le repos est arbitraire à la quatrième, cinquième ou sixième syllabe, ce qui est la source d'une grande variété de cadences. Les syllabes ne

sont point égales dans leur prononciation ; il n'y a cependant point de règles établies pour la quantité, mais c'est l'usage, l'oreille & le goût qui la déterminent. On trouve dans les bonnes poésies une certaine correspondance, entre la variation de l'émissive & celle de la quantité : c'est une délicatesse que l'on sent mieux que l'on ne peut l'exprimer : c'est un ménagement dans le choix & l'association des mots : c'est un effet du ta-

lent du Poëte. C'est ce qui fait qu'ainsi que dans la versification, il y a aussi un art dans la manière de lire les vers; qu'ainsi que l'un est la marque du bon poëte, l'autre est celle du connoisseur. La langue abonde de monosyllabes & de particules explétives, qui donnent une grande facilité, font d'un grand secours & qui bien employées servent à l'ornement, donnent en même-tems des graces & de la force. On peut abrégé

une très-grande quantité de mots; adopter même, en cas de besoin, & *Angliser* des expressions étrangères; car les Anglois ne chicanent point ceux qui les enrichissent. Leurs poésies sont remplies de constructions Grecques & Latines, & leurs phrases sont susceptibles d'une très-grande variété d'inversions; d'où il résulte une harmonie, qui est une des principales graces de leurs poésies non rimées: telle que le Paradis perdu de Milton,

C'est ce qui fait que les Anglois ont de très-bonnes traductions en vers des Poëtes Grecs & Latins ; & par les raisons du contraire , c'est ce qui fait que nous n'en avons point , c'est ce qui fait que leurs poésies sont fort supérieures aux nôtres. Il est vrai que cette gêne à laquelle on est assujéti, nous préserve d'un déluge de mauvais Poëtes , & qu'elle oblige souvent , même les Poëtes nés , de retourner leurs pensées de mille ma-
manières

nières différentes ; & que dans cette recherche , il se présente quelquefois des images brillantes , des tours heureux , des pensées neuves , dont on est uniquement redevable au joug qui leur est imposé. C'est ce qui arrive souvent dans la composition où un auteur est maître de ses idées ; c'est ce qui ne peut avoir lieu que très-rarement dans les traductions en vers , où la première règle est de ne point s'éloigner du sens de l'original.

Je me suis regardé dans cette traduction comme ayant les mains liées. Je me suis d'autant plus attaché à être littéral, qu'il y a déjà deux traductions de cet *Essai* en vers François; l'une, par M. Robbeton qui étoit Conseiller & Secrétaire privé du feu Roi d'Angleterre; ce n'est qu'une imitation assés imparfaite: l'autre, est par M. l'Abbé du Resnel. Il y en a même eu une troisième par le Général Hamilton, mais elle n'a jamais

été imprimée, & malheureusement on en croit le manuscrit perdu. On doit regretter une traduction, faite par l'Auteur des *Mémoires du Comte de Grammont*. Ces différens Auteurs ont tâché de rendre les graces de la Poésie; je n'en veux qu'au sens. Je laisse à leurs ouvrages le soin de faire connoître l'habileté de l'ouvrier; je leur cede, & même avec plaisir, la gloire de l'élégance. Si cette traduction a quelque mé-

rite, ce sera celui d'être plus exacte, plus concise, & nerveuse; ma tâche est de faire connoître autant qu'il m'est possible, la substance de l'étoffe; & elle mérite d'être connue: elle mérite qu'on en fasse usage.

Que le Lecteur ne perde donc point de vûe l'objet que je me suis proposé, & que par conséquent, il ne trouve point qu'il manque dans cette traduction des qualités que je n'y ai pas voulu mettre. Plûtôt que

d'altérer le sens, j'ai brusqué la langue. Pénétré des grâces de l'original, qui sont éminentes & supérieures, elles m'ont paru au-dessus de ma portée. Oui, je dirai qu'il y a des beautés dans le stile, que la poésie même n'atteindroit pas en aucune autre langue; tel est l'endroit où M. Pope parle de ceux qui ne recherchent dans un Poème que l'harmonie, & où il dit que le son doit paroître l'écho du sens qu'il exprime: il y pra-

tique lui-même ce précepte avec un art inimitable. Traducteur & disciple, j'ai tâché de faire passer dans la prose l'observation de cette règle; mais je reconnois que mes efforts ont été bien stériles. Amyot, le vieux traducteur de Plutarque, avoit le talent de mettre beaucoup d'harmonie dans son langage, & c'est ce qui soutient encore aujourd'hui ses traductions contre le nombre des années; mais Amyot lui-même, qui avoit certaine-

ment beaucoup de goût pour sentir, & beaucoup de talent pour rendre toutes les beautés de cette nature, n'eût certainement pas rendu toutes celles qui se trouvent dans Pope; il y en a qui sont inséparables de l'original.

On peut diviser cet Essai en trois parties; les Notes marginales presque toutes tirées du sommaire que M. Pope a mis en tête de son ouvrage, me dispensent d'en faire l'extrait: elles en font

suffisamment sentir l'ordre
& la liaison. J'ai mis au bas
des pages *en caractères itali-*
ques, toutes les notes de M.
Pope, pour les distinguer
de celles que j'y ai ajoutées.

 E S S A I

S U R

LA CRITIQUE.

I.
PART. I. **I**L est difficile de
décider si l'on trouve un plus
grand défaut d'habileté à écrire
qu'à juger mal ; mais de fati-
guer nôtre patience ou d'égarer
nôtre jugement, le premier est
le moins dangereux : c'est aussi
le plus rare ; l'autre est très
fréquent. Pour un qui écrit mal,
dix censurent de travers. Au-
trefois un Sor en rimant exposoit
lui-même, & n'exposoit que sa
propre sottise ; à-présent un Sor

*C'est une
aussi grande
faute de juger
mal, que de
mal écrire,
& c'est une
faute plus
dangereuse.*

2 ESSAI SUR
qui rime fait des légions de fots
Discoureurs en Prose.

Diversité de
goûts : le vrai
goût est très
rare.

2. Il en est de nos jugemens
ainsi que de nos montres : aucune
ne va parfaitement d'accord avec
celle des autres , mais chacun
s'en rapporte à la sienne. Un vrai
génie est une chose rare dans les
Poètes ; mais le vrai goût n'est
pas moins rare chez les critiques.
Ils doivent également tenir du
ciel un esprit lumineux : ainsi que
l'on doit être né Poète , on doit
être né critique.

C'est à un Auteur qui lui-même
excelle , d'enseigner les autres ;
c'est à ceux * qui ont écrit avec

* Qui scribit artificiose , ab aliis commoda
scripta facile intelligere poterit. Cic. ad He-
renn. Lib. 4.

LA CRITIQUE. 3

succès de censurer avec liberté.
Un Auteur est partial pour ses
écrits ; il est vrai : — mais un
Critique ne l'est-il pas pour ses
sentimens ?

3. Toutefois si l'on examine
de près , on trouvera que la plu-
part des hommes ont en eux-
mêmes les semences d'un sens
droit *. Il y a une certaine lueur
que la nature au moins ne refuse
pas. Les lignes quoique foible-
ment tracées sont tirées droites ;
mais une esquisse légère , faite
avec régularité , devient cho-
quante , lorsqu'elle est gâtée par

Tous les
hommes sont
nés avec quel-
que goût ,
mais il est
souvent gâté
par une édu-
cation mal
entendue.
Diverses au-
tres causes
de la multi-
tude des
mauvais Cri-
tiques.

* Omnes tacito quodam sensu sine ulla arte
aut ratione , quæ sint in artibus ac rationibus
recta ac prava adjudicant. Cic. de Orat.
Lib. 3.

le coloris : De même le bon sens est défiguré par un faux sçavoir. La Sophistiquerie des écoles est un labyrinthe où souvent, l'esprit s'égare, & souvent celui que la nature n'a destiné qu'à être un sot, se rend un fat. Il perd le bon-sens à la quête du bel esprit, & ensuite obligé de se défendre, il devient critique. Ceux qui ne peuvent point écrire, ainsi que ceux qui le peuvent, brûlent d'un même feu ; Eunuques & Rivaux sont également dévorés par l'envie & le dépit. Cependant tous les Sots ont la demangeaison de se rire des autres, & ils voudroient de bon cœur être du côté des rieurs. Si en dépit d'Apollon Mœvius barbouille du papier, il

y en a qui jugent encore plus mal qu'il ne peut écrire.

Cette gradation n'est point rare, de passer d'abord pour bel esprit, ensuite pour Poète ; de Poète devenir Critique, & d'être enfin reconnu pour un Sot dans toutes les formes. Il y en a qui ne sçauroient passer pour beaux esprits, ni pour Critiques ; semblables à l'espèce pesante des mulets qui ne sont ni ânes ni chevaux. Notre Isle fourmille de ces diminutifs d'esprits, à demi-sçavans, ainsi que les bords du Nil fourmillent d'insectes à demi-formés ; des je ne-sçai-quoi non achevés, d'une génération si équivoque qu'on ne sçait comment les appeler : cent bouches

suffiroient à peine pour les nommer tous, & il y auroit de quoi fatiguer un de ces vains Parleurs, capables eux-mêmes de fatiguer cent personnes.

Etudier son
propre goût,
& connoître
sa portée.

4. Mais vous qui cherchez à donner de la réputation & voulez en mériter, Critiques dignes de ce beau nom, assurez-vous de la connoissance de vous-mêmes & de l'étendue de vôtre portée. Sçachez jusqu'où peuvent atteindre vôtre génie, vôtre goût & vôtre sçavoir : Soyez discrets, sondez vôtre profondeur & n'allez point au-delà. Il y a un point qui sert de borne entre la stupidité & le bon-sens, observez-le. La nature a prescrit des limites convenables à toutes choses : elle

a sagement restraint l'esprit présomptueux de l'homme superbe. Ainsi que lorsque dans quelque endroit l'Océan gagne sur la terre, il laisse dans quelque autre des plaines de sable découvertes ; de même lorsque dans l'ame la mémoire domine, la solidité de l'entendement y régné avec moins de puissance ; les rayons d'une imagination ardente y dissipent les douces impressions de la mémoire. Une telle science n'est que pour un tel génie ; l'art est étendu, & les bornes de l'esprit sont resserrées ; & non-seulement l'esprit est borné à un seul art, mais souvent il l'est à quelques parties de cet art. Ainsi que les Rois, nous perdons une partie

des conquêtes que nous avons faites, par la vaine ambition d'en faire encore de nouvelles. Chacun pourroit bien gouverner son district, s'il vouloit s'en tenir à ce qu'il entend.

La nature est le meilleur guide du jugement. 5. La première loi est celle de suivre la nature; que vos jugemens soient marqués à son coin, qui est toujours le même, sans variation. La nature ne s'égare point; elle brille encore du même feu divin: lumière universelle, claire & invariable, c'est elle qui doit donner à tout la vie, la force & la beauté. Elle est tout-à-la-fois la source, la fin & la règle de l'art. C'est de ce fonds que l'art doit pouvoir à ses justes besoins, travaillant sans se faire

voir, & présidant sans ostentation. C'est ainsi que l'ame qui anime un beau corps, le nourrit d'esprits, le remplit de vigueur, dirige chaque mouvement & fait agir chaque nerf; invisible, elle n'est connue que par ses effets. Il y en a que la faveur du ciel a comblés d'un trésor d'esprit, & cependant pour le manier ils auroient besoin d'en avoir encore autant: car l'esprit & le jugement se querellent sans cesse, quoique destinés à s'aider réciproquement, ainsi que l'homme & la femme. Il y a plus d'habileté à guider qu'à éperonner le Palefroi des Muses; à modérer ses fureurs, qu'à exciter ses emportemens. Le cheval ailé, sem-

blable à un noble & brave cou-
srier, ne fait jamais paroître plus
de feu & de vigueur, que lors-
qu'il est retenu dans sa course.

L'art n'est
que la nature
réduite en ré-
gles.

6. Ces préceptes ancienne-
ment découverts, & non pas in-
ventés, sont la simple nature,
mais la nature méthodiquement
exposée: semblable à une Mo-
narchie, elle n'est rétreinte que
par les propres loix qu'elle mê-
me a d'abord prescrites.

Les règles
ont été tirées
de la pratique
des Anciens.

7. Ecoutez comment la Grèce
sçavante en énonce les maximes
utiles; lorsqu'il faut retenir ses
efforts ou s'y abandonner. Du
sommet du Parnasse elle montre
ses enfans, & trace les pas de
leur course hardie; elle tient de
loin, & fort haut, le prix in-

mortel, & presse les autres d'y
atteindre par des pas égaux. C'est
ainsi que les règles * furent déri-
vées des exemples; elle tira d'eux
ce qu'ils tenoient des cieux. Une
généreuse critique épuroit le feu
de la poésie, & enseignoit à ad-
mirer avec connoissance: atta-
chée au service & à l'ornement
des Muses, elle en relevoit les
charmes & les rendoit plus ai-
mables. Mais par la fuite, con-
tre l'esprit de cette subordina-
tion, ceux qui ne purent pas ga-
gner la Maîtresse, courtièrent
la Suivante: ils se séparèrent &
firent à part un corps nouveau;

* *Nec enim artibus editis factum est ut ar-
gumenta inveniremus, sed dicta sunt omnia
antequam præciperentur, mox ea scriptores
observata & collecta ediderunt.* Quintil.

ils tournèrent contre la poésie ses propres armes, & ceux de qui ils avoient appris le plus, furent toujours ceux qu'ils haïrent le plus. C'est ainsi que les Apoticaire * de nos jours, apprennent par les ordonnances des Médecins, l'art d'en jouer le rôle, & que hardis dans la pratique des règles qu'ils n'entendent point, ils ordonnent, ils appliquent & traitent leurs maîtres de fots & d'ignorans. Il y en a qui acharnés sur les Anciens, en font leur proye; ils gâtent tout ce

* Cette réflexion a particulièrement lieu pour l'Angleterre, où les Médecins sont rarement apellés, à cause que l'usage est de les payer généralement. On met la confiance en des Apoticaire qui en sont souvent indignes & qui tranchent du Docteur.

qu'ils touchent, pires que le tems, pires que les vers. D'autres sans génie, sans invention, écrivent d'une manière aussi plate que sèche, une stupide recette * pour composer un Poème. Ceux-ci font paroître leur science aux dépens du goût, & les autres aux dépens des Anciens dont ils font disparaître le sens.

8. Vous donc qui voulez guider vôtre jugement par le droit chemin, étudiez & connoissez

Il en résulte la nécessité d'étudier les Anciens à fonds, particulièrement Homère & Virgile.

* Il y a dans les Mélanges du Docteur Swift & de M. Pope, un traité de *Martinus Scriblerus*, sur le *Bathos* ou l'Anti-Sublime. Je crois que le Docteur Arbuthnot en donna la première idée, & que M. Pope eut le plus de part à l'exécution. On y trouve une recette pour composer un Poème épique. Le Docteur Mathanahus quoiqu'habile homme, me paroît fort inférieur à *Martinus Scriblerus*.

le caractère propre de chaque ancien ; sa fable , son sujet , son but , sa religion , son pays , & le génie de son siècle. A moins que d'envisager toutes ces choses à la fois , on ne peut que chicanner , & non pas critiquer. Que les ouvrages d'Homère fassent vôtre étude & vôtre plaisir ; lisez-les pendant le jour , méditez-les pendant la nuit : modélez sur eux vôtre jugement ; tirez-en vos principes & recherchez-y la poésie en remontant à sa source. Relisez-le en le comparant avec lui-même , ou que la Muse de Mantoue * vous serve de commentaire.

* Virgile a puisé dans Homère ; on peut regarder l'Énéide comme une imitation de l'Iliade & de l'Odyssée. La meilleure ma-

Lorsque Virgile encore jeune commença de chanter les Rois & les Combats, avant que Phœbus * eût frappé ses oreilles tremblantes , peut-être se croyoit-il au-dessus des loix de la Critique, & ne daignoit-il puiser que dans la source de la nature : Mais lorsqu'il vint à examiner chaque partie , il trouva que la Nature & Homère étoient une même chose. Convaincu , étonné , il modéra la hardiesse de sa veine , il travaille sa poésie , & l'assujéit

nière d'étudier ces deux Poètes , est de les étudier l'un par l'autre.

* *Cum canerem Reges & praelia, Cynthiaus aurem*

Vellit. — Virgil. *Ecl.* 6.

Quelques Critiques , à l'occasion de ces vers , disent que Virgile avoit commencé un Poème héroïque sur les Rois & les Guerres de Toscané.

à des règles aussi étroites que si le Critique de Stagire * eût dû revoir chaque vers. Apprenez de là, à concevoir une juste estime pour les anciennes règles ; s'y conformer, c'est se conformer à la nature.

Des licences & de l'usage qu'en ont fait les Anciens.

9. Il y a cependant des beautés que les règles ne peuvent expliquer. *Il y a des traits réguliers & il y a aussi des traits heureux* : ainsi qu'il y a un art, il y a un bonheur. La musique & la poésie se ressemblent ; il y a dans l'une & dans l'autre des graces sans nom, qu'aucune méthode ne sçauroit enseigner, & qu'une main de maître peut seule attein-

* Aristote étoit de la Ville de Stagire en Thrace.

dre.

dre. Les règles n'étant prescrites que dans une certaine vûe, si dans une occasion où elles se trouvent trop resserrées, une heureuse licence répond entièrement au dessein proposé *, cette licence devient de précepte. C'est ainsi que Pégaze peut, pour prendre un chemin plus court, s'écarter de la route battue ; un génie peut quelquefois violer la règle avec gloire & succès, & s'élever à des fautes que les vrais critiques n'osent corriger ; s'éloigner des limites vulgaires avec un beau désordre, & saisir une

* Neque tam sancta sunt ista precepta, sed hoc quidquid est utilitas excogitavit ; non nego autem sic utile esse plerumque ; verum si eadem illa nobis aliud suadebit utilitas, hanc relictis Magistrorum autoritatibus, sequemur. Quintil. lib. 2, cap. 13.

D

grace au-delà de la portée de l'art, qui en s'affranchissant du jugement gagne le cœur, & d'un seul coup remplit toutes ses fins. C'est ainsi que dans une perspective, des objets qui ne sont point dans l'ordre commun de la nature, un roe informe, un précipice effrayant, frappent agréablement les yeux. Mais dans ces occasions, la poésie exige néanmoins une certaine retenue, elle exige de la discrétion jusques dans la folie; & quoique les Anciens ayent transgressé leurs propres règles, (semblables en ce point aux Rois qui dispensent des loix qu'ils ont faites) Modernes, foyez réservés: ou si vous croyez devoir violer la loi, ayez

soin de n'en jamais transgresser la fin; faites-le rarement lorsque la nécessité vous y porte, & ayez au moins leur exemple à alléguer: si-non, le Critique attaque, il n'épargne point, il saisit votre réputation & met ses loix en vigueur.

Il y a, je le sçai, des esprits présomptueux à qui ces beautés libres, paroissent en elles-mêmes des fautes. Des figures considérées à part, ou regardées de trop près, paroissent informes & monstrueuses; mais si elles sont proportionnées à leur place & à leur jour, elles se trouvent par une certaine distance réconciliées avec la régularité & les graces. Un Général prudent ne doit pas

toujours ranger ses troupes sur des lignes égales & en ordre de bataille ; mais il doit se prêter au terrain , à l'occasion ; cacher sa force , & même quelquefois faire semblant de fuir. Ce qui souvent paroît erreur n'est qu'un stratagème , & souvent ce n'est point Homère qui dort * , c'est son Lecteur qui rêve.

Respect dû
aux Anciens,
& leur éloge.

10. Les lauriers qui ornent les autels des Anciens conservent encore leur verdure ; hors de l'atteinte des mains sacrilèges , respectés par les flâmes , par l'envie dont la rage est encore plus furieuse , par la guerre qui dé-

* *Quandoque bonus dormitat Homerus* ; dit Horace : On ne sçauroit prendre le parti d'Homère plus ingénieusement que M. Pope le fait.

truit tout , par le tems qui dévore tout. Voyez les Sçavans de tous les climats y apporter leur encens ; écoutez les Poètes d'accord les honorer de leurs chants en toutes les langues. Que toutes les voix unies dans des louanges si justes , forment un chœur général. O Poètes triomphans , nés dans de plus heureux jours , immortels héritiers d'une gloire universelle , qui augmente avec le déclin des années , ainsi que des fleuves qui s'accroissent à mesure qu'ils coulent ; des Nations à naître feront retentir vos noms glorieux ; des Mondes à découvrir applaudiront à ces louanges. O , puisse une étincelle de vôtre feu céleste inspirer le dernier , le moindre

de vos nourrissons , (qui d'une aîle foible fuit de loin vôtre vol rapide , s'embrase par la lecture , mais qui tremble quand il s'agit d'écrire) puisse-t-elle l'inspirer pour aprendre à des esprits présumptueux une science peu connue ; pour leur aprendre à admirer des sentimens éminens & supérieurs , & à se méfier du leur propre.

II.

Causes de
la corruption
du jugement.

PART. I. **D**E toutes les causes qui conspirent à aveugler le jugement & à égärer l'esprit, celle par laquelle une tête foible est gouvernée avec le penchant le plus violent, c'est la vanité ; vice qui ad hère constamment à un sot. Ce que la nature lui a refusé en

vanité.

mérite, est abondamment suppléé par le renfort d'une vanité secourable ; car il en est de l'ame ainsi que du corps, où les vuides qui se trouvent dans le sang & dans les esprits, sont gonflés par un air venteux. Au défaut de l'esprit, la vanité vient à nôtre secours, & quelque vuide qu'il y ait dans le sens d'un homme, elle le remplit entièrement : mais lorsqu'une fois la raison dissipe ce nuage, la vérité paroît avec éclat, & brille d'une lumière à laquelle on ne peut résister. Ne vous fiez pas à vous-même, mais pour connoître vos défauts, faites usage de tout ami ——— & de tout ennemi.

2. Un demi sçavoir est une

Demi-sçavoir
vois,